

Gustav Charlier.

Sœur « Béatrice » et « Beatrijs ».

Dans l'étude, du reste fort suggestive, qu'il a naguère consacrée à Maeterlinck et les littératures étrangères, (1) M. Jean-Marie Carré s'arrête assez longuement à la courte pièce publiée avec Ariane et Barbe-Bleue et qui s'intitule Sœur Béatrice. Il note, en effet, que ce petit drame pose « un intéressant problème de littérature comparée » ; il rappelle qu'il se rattache à la vieille légende de la Vierge et de la nonne que conta Gauthier de Coincy et que reprit à son tour John Davidson dans sa *Ballad of a Nun*, et il précise qu'il a été plus directement inspiré par le récit de Gottfried Keller : *Die Jungfrau und die Nonne*. Partant de là, le critique rapproche et compare les œuvres du conteur zurichois et du dramaturge gantois, et il n'a nulle peine à montrer qu'un abîme les sépare. D'une part, un conte humoristique, d'une verve réaliste et d'une naïveté un peu fruste, encore que savoureuse ; d'autre part, une suite de scènes d'un pathétique délicat et poignant, qui se déroulent dans une atmosphère de merveilleux mystique et finissent par s'élargir jusqu'au sublime.

En vérité, le parallèle est bien conduit et détaillé non sans finesse. Il n'a guère, à mon sens, qu'un seul tort : c'est de porter entièrement à faux. Rien ne prouve, en effet, que le petit drame de Maeterlinck soit « directement inspiré » de la légende de Keller. Rien ne le prouve, et tout paraît bien indiquer le contraire.

Le thème, nul ne l'ignore, est banal, et se retrouve, sous des formes très proches, dans le folklore de diverses régions. On est loin d'en avoir épuisé la liste des adaptations littéraires quand on a cité Gauthier de Coincy, Davidson et les *Sieben Legende*. Il faudrait mentionner au moins la nouvelle d'Avellaneda et le récit de Charles Nodier, dans ses *Contes de la veillée*. Nodier lui-même avoue avoir pris son bien dans Bzovius, conteur des *Annales ecclésiastiques* de Baronius. Il aurait pu tout aussi bien s'inspirer de Césaire de Heisterbach, dont le *Dialogus miraculorum* contient le même « exemple » édifiant.

Sans doute, le traducteur allemand de Maeterlinck, Friedrich von Oppeln Bronikowski — dont la version, faite sur le manus-

(1) *Revue de littérature comparée*, juillet-septembre 1926, p. 449-501.

crit, a vu le jour, comme on sait, avant l'original — indique déjà, dans sa postface, le rapprochement avec Gottfried Keller. Mais les termes mêmes dont il use marquent assez nettement qu'il ne prétend en rien établir, d'une œuvre à l'autre, une dérivation quelconque. Il signale que toutes deux reposent sur la même légende-claustrale. Rien de plus. (2)

C'est la sagesse même, car Maeterlinck n'avait pas besoin d'aller jusqu'à Zurich pour rencontrer la religieuse fugitive et pardonnée. Il ne lui fallait même pas quitter sa Flandre natale. Peu après Gauthier de Coincy, ce vieux thème a été mis en vers moyen-néerlandais. Un manuscrit de La Haye, du XIV^e siècle, nous conserve cet antique poème intitulé simplement *Beatrijs*. Il a été publié d'abord, en 1841, par l'érudite hollandaise Jonckbloet, et plusieurs fois réédité depuis.

Or, le 17 mai 1901, l'année même où paraissait à Leipzig la traduction de Sœur Béatrice, sortait des presses du bon imprimeur anversois J. E. Buschmann une magnifique édition de luxe de la *Beatrijs* flamande. Elle s'ornait d'une longue série de planches de Charles Doudelet. Si l'on se rappelle que ce peintre gantois est l'ami de Maeterlinck, dont il a donné un portrait dans *Les Hommes d'aujourd'hui* (n° 434) et illustré, en 1896, le recueil des *Douze Chansons* ; si l'on tient compte, par surcroît, du fait que cette suite fort importante a dû longuement occuper l'artiste aux environs de 1900, on n'aura, je pense, nulle peine à deviner par quel intermédiaire le vieux récit moyen-néerlandais a dû venir, vers cette même date, à la connaissance de l'auteur de *La Sagesse et la Destinée*.

Le fait est que l'héroïne de Maeterlinck ressemble beaucoup plus à la nonne flamande qu'à la gaillarde Schwester Beatrix de Keller. M. Carré insiste, avec grande raison, sur l'attitude décidée et la franchise désinvolte de celle-ci. Nul combat chez elle, nulle hésitation même. Lasse de prier, elle veut voir le monde, et le déclare tout net. Elle n'a même pas l'excuse de la passion, et c'est par hasard que, dans sa fuite, elle rencontre, en pleine forêt, le galant chevalier Wonnebold. Combien différente Beatrijs ! Le Malin a beau la tenter ; vaillante, elle lui résiste longuement :

« Par méchantes ruses, ainsi qu'il s'y entend, — il tenta du péché charnel — la religieuse, qui pensa en mourir. — Elle pria Dieu et le suppliait — qu'il la consolât par sa bonté grande. —

(2) « Die alte Klosterlegende, die « Schwester Beatrix » zu Grunde liegt, ist auch von Gottfried Keller, in seine « Sieben Legenden » und zwar in der Legende von der Jungfrau und der Nonne benutzt worden. » (*Zwei Singspiele, Blaubart und Ariane und Schwester Beatrix*, deutsch von Friedrich von Oppeln Bronikowski, Leipzig, Eugen Diederich, 1901.)

Elle dit : « Je suis si chargée — d'un fort amour, et si blessée — Il le sait, Celui qui sait tout — et à qui rien n'est caché, — que la faiblesse me fera défaillir... »⁽¹⁾

L'amour qui l'entraîne est une passion de jeunesse : « Depuis l'âge de douze ans — l'amour subjuguait ces deux êtres — qui en souffrirent maintes peines ». Indication que Maeterlinck a retenue et développée : « Il venait le dimanche au jardin de mon père, quand j'étais toute petite. » Ainsi parle Sœur Béatrice, et ses supplications et ses plaintes sont comme l'écho prolongé et magnifié de celles qu'exhalait déjà la Beatrijs médiévale. A l'heure même fixée pour la fuite, celle-ci balance encore, prie, implore un secours qui ne vient pas :

« Quand matines furent chantées — par les vieilles et par les jeunes — qui se trouvaient au couvent, — et qu'elles furent retournées — au dortoir toutes ensemble, — elle resta toute seule dans le chœur — et dit ses prières. — ainsi qu'auparavant elle fit souventes fois; — elle s'agenouilla devant l'autel — et dit avec grande peur : — « Marie, mère, doux nom — maintenant mon cœur ne peut — supporter plus longtemps l'habit. — Vous connaissez bien à toute heure — le cœur de l'homme et son être : — j'ai jeûné et prié — et je me suis fustigée; — c'est en vain que je souffre; — l'amour me foule aux pieds — et m'oblige à servir le monde. — Aussi vrai que Vous, mon cher Seigneur — fûtes pendu entre deux larrons, — et étendu sur la croix, — et que Vous avez ressuscité Lazare — qui se trouvait mort dans la tombe, — Vous devez connaître ma détresse — et me pardonner mon crime; — je dois succomber sous un lourd péché. »

N'est-ce pas déjà la plainte angoissée de Sœur Béatrice : « Madame, ayez pitié de moi, je vais tomber dans le péché mortel » ? Mais Beatrijs, elle aussi, ne manque point d'avoir recours à l'intercession de la Divine Mère, qui doit la sauver :

« Après quoi, elle sortit du chœur — vers une image, devant laquelle — elle s'agenouilla et dit sa prière — à la place où se trouvait Marie. — Elle s'écria : « Marie, sans crainte aucune — je Vous ai dit nuit et jour — pitoyablement mon chagrin — et cela ne m'a servi de rien. — J'en perdrai entièrement la raison — si je reste plus longtemps dans cet habit. »

Et au départ elle soupire encore : « Je crains que je regretterai ce voyage. »

Certes, l'héroïne de Maeterlinck gémit d'un autre style et trouve des accents plus pathétiques dans leur égale naïveté. Mais l'état d'âme des deux femmes est bien le même. L'écrivain n'a guère eu qu'à transposer dans sa langue admirablement poétique,

(1) Je cite, en la retouchant à peine, la transcription française que M. H. de Marez a donnée en appendice à l'édition anversoise de 1901.

en les développant à mesure, les lamentations un peu sèches de son modèle. Il a surtout réussi à rendre le conflit dramatique à souhait en faisant intervenir ici le séducteur, que le vieux poème laissait au second plan. Mais nous sommes loin, en tout cas, de l'allègre désinvolture avec laquelle Schwester Beatrix décide, sans l'ombre de regret, de « vivre sa vie », et M. Carré a tort quand il fait l'honneur à Maeterlinck d'une transformation radicale dans le caractère de l'héroïne : il s'est le plus souvent borné à reprendre en sous-ordre, et avec une fidélité appréciable, des motifs déjà esquissés dans sa source.

Où l'ingénieux critique ne se trompe point, c'est quand il loue le dramaturge d'avoir « créé de toutes pièces le merveilleux second acte, les scènes émouvantes et splendides de la distribution des aumônes et du miracle des fleurs ». Ici le poème néerlandais ne fournissait rien, pas plus, du reste, que la légende allemande, et l'originalité de Maeterlinck demeure entière.

Il est cependant permis de retrouver au dénouement l'influence de Beatrijs.

On sait comment Sœur Béatrice, souillée et déchue, vient, après vingt ans, reprendre la place que la Vierge lui a gardée, et comment aussi, en proie au plus âpre remords, elle confesse ses fautes, ne trouve que des incroyables parmi ses sœurs assemblées, et apaisée par leur bonté glisse doucement dans la mort.

Beatrijs, elle, a passé sept ans avec son jeune ravisseur, qui lui a donné deux enfants. Délaissée par lui, elle a vécu sept autres années dans le péché, un péché « dont elle avait peu de plaisir — quoiqu'elle le fit pour pauvre gain — pour entretenir ses enfants. » Touchée enfin de repentir, elle reprend le chemin du cloître. Elle s'arrête chez une veuve qui lui donne asile, et là, par trois fois, une voix céleste l'avertit du miracle accompli en sa faveur et l'invite à reprendre sans retard le poste qu'elle a jadis abandonné. Laisant ses enfants aux soins de la veuve, elle se décide à obéir. Ses sœurs naturellement ne s'aperçoivent point de son retour : « elles ne surent de la chose ni beaucoup, ni peu ». Les remords cependant torturent la coupable : « elle soupirait et tremblait beaucoup — de ses méchants péchés — qu'elle n'osait confesser — à personne, ni révéler — ni même relater par écrit ». Une dernière vision la détermine à se confesser à un abbé de passage au couvent. Edifié, il prend texte de cette miraculeuse aventure pour un sermon retentissant, mais garde l'anonymat à celle qui en a été l'héroïne. Et il assure, qui plus est, l'avenir des enfants.

Maeterlinck a heureusement simplifié tout cela. Il fait mourir en bas âge les enfants de la pécheresse : du point de vue

moderne, leur abandon eût risqué d'aliéner à la mère une part de l'intérêt qu'excite son malheur. L'épisode de la veuve, qui est déjà dans Gautier de Coigny, tombe du même coup. Le dramaturge, d'autre part, a « humanisé » le dévouement en supprimant les visions successives. Il a remplacé la confession secrète par un aveu public et immédiat, d'une autre intensité dramatique. Et, pour comble de pathétique, la mort de l'héroïne vient maintenant tout couronner.

Voilà certes des divergences notables. Moins grandes toutefois que celles qui séparent ce dévouement de celui que Gottfried Keller a imposé à sa légende. Après vingt ans de paisible bonheur conjugal et huit maternités successives, sa Schwester Beatrix vient, comme si de rien n'était, reprendre sa place au moment où entrent dans la chapelle du couvent son mari et ses huit enfants, en grand harnois de guerre. Imperturbable, elle offre ces jeunes chevaliers à la Vierge, laquelle témoigne, en les couronnant de verdure, qu'elle accepte le présent.

Que voilà donc une personne de sens rassis, avisée et pratique! Elle ignore jusqu'au bout les hontes et les transes de la pauvre Seur Béatrice. Mais pour évoquer celles-ci, Maeterlinck a moins dû qu'on ne nous l'assure « renouveler la vieille légende ». Il n'a eu qu'à reprendre et qu'à souligner — avec un talent supérieur — les traits d'une physionomie morale qu'esquissait déjà, dans sa raideur archaïque, l'antique poème néerlandais qui a été sa source essentielle et certaine.

Il resterait à préciser le sens de l'œuvre et à en marquer la place dans l'évolution des idées de l'écrivain, encore que ce dernier se soit défendu d'y avoir mis « de grandes arrière-pensées morales ou philosophiques ». Mais on ne porte pas de chouettes à Athènes... M. Tille est l'auteur d'un imposant ouvrage sur Maeterlinck, et l'on aurait honte d'aborder ici une matière qu'il possède mieux que personne. Puisse du moins cette rapide ébauche en marge d'un sujet qui lui tient à cœur lui rappeler avec quelle sympathique impatience les lettrés de langue française — et ceux de Belgique en particulier — attendent que leur soient enfin révélés les résultats de ses savantes recherches sur le père de Joyzelle et de Monna Vanna.

Gustave Charlier,
Professeur à l'Université
de Bruxelles.

Веселин Чајкановић:

Горава Анђелија.

Има једна фраза у српском језику која на први поглед изгледа неугледна и безначајна, али која није без интереса, јер илуструје, можда, један старински, заборањени факал из српске религије. Та је фраза забележена, у два маха, међу Вуковим пословицама: бр. 1317 »Дунула Горава Анђелија«, и бр. 2197 »Кад дуне Горава Анђелија«. »Горава Анђелија« је исто што и мењава, вијавица, салауковина, дакле *Schneesturm*, *imber nivium* *procellansus*, како то Бук објашњава у Речнику s. v. мењава, и како то и ми сви знамо из животога језика (јер је израз и данас добро познат, и ако се не употребљава у бољем говору). Упор. и Томо Драгичевић, Народне приказовјерце, Гласник Зем. Муз. 19, (1907) 316, који каже да народ овако назива буну рушта су, међутим, те речи првобитно значиле? Ако оне доиста илуструју једно старо веровање, онда је »Горава Анђелија« име демона ветра који је без једнога ока.

Из неких српских прича и снаски, доиста, добија овакво тумачење пуну потврду. Има једна снаска у којој наш народ објашњава зашто се јужни ветар зове »Јоварац«. Преширали се Север и Југ ко је јачи; ко победи, па изиђе оном другом око. Најпре је дувао Север, и замрзао све; после је почео дувати Југ, и откравно је све, осим једне груде снега, која се налазила под гомилином сламе. И тако је Север избио Југу око. (Ову снаску слушаша сам још као дете.) И Бугари причају да је Југ слеп у једно око: то око избио му је, на превару, Горњак (западни ветар), кога је Југ у утакмици победио, в. Д. Маринов, Сборник за нар. умотвор. и народоп. 28 (1914) 31. О сличној утакмици, али при којој је страдала Буга, постоји и једна босанска снаска. »Народ... приповиједа да је једном Буга направила од леда велике дворове и на весеље и ужину зовнула Југа. Он, кад се је пуштају помолило, откравни лед, и Бурини се дворови саслу. Кад је то Буга видјела, ражљути се и рече Југу: Види што уради, Бале један! и навали свом снагом на њ. Југ изиђе једно око Бурини, и она од онда оста Горава« (Томо Драгичевић I. с.). Демон ветра, кога у овим примерима, и иначе, треба замислити у људском облику, слеп је, дакле, у једно око. Што се слепоба приписује час Северу, час Југу, није ни од каквог значаја,¹⁾

¹⁾ Зависки, најзад, од тога који је ветар јачи, а о томе су мишљења подељена: обично се узима да је Југ јачи од Севера или од Буре, ипр.